

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 117 (1972)
Heft: 2

Artikel: Si notre char était touché?
Autor: Weck, Hervé de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343755>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Si notre char était touché?...

Aujourd'hui, les hommes jeunes aiment à penser en termes statistiques; ils réfléchissent à leur niveau de vie et estiment ce que représente leur salaire réel. Dans certains domaines, seules la précision et des données chiffrées savent les convaincre. Pendant les périodes de service, cette tendance subsiste; nos soldats posent des questions embarrassantes pour les cadres qui ne disposent pas d'une documentation sérieuse: ils demandent souvent combien de temps l'armée suisse pourrait résister à un agresseur éventuel.

LE SOLDAT DE CHARS, UN MORT EN SURSIS?

Les soldats de chars aimeraient connaître les chances qu'ils auraient de sortir vivants à la fin d'un combat. On prétend qu'en moyenne un blindé se fait détruire après vingt minutes d'engagement et qu'il n'est pas question de chercher des survivants. Nos camarades de l'infanterie considèrent même les chars comme des cercueils mobiles chargés d'une tonne de produits explosifs, et occupés par trois ou quatre malheureux promis à une mort affreuse. Il ne nous en vient pas!

La réalité semble quelque peu différente. D'après les statistiques alliées faites après le débarquement de Normandie, il s'est avéré que sur cinq chars *Sherman* détruits par les Allemands, un seul équipage, donc au plus cinq hommes, trouvait la mort¹. Ces données, qui datent de vingt-cinq ans, semblent encore valables, car les *Panthères* et les *Tigres* tiraient déjà des obus sous-calibrés dont la vitesse s'élevait à 1120 m/s. Actuellement, les munitions sous-calibrées sortent du tube à une vitesse approximative de 1400 m/s. D'autre part, le canon antichars de 88 mm utilisé dans la Wehrmacht avait presque la même puissance que les engins actuels.

Cependant, la proportion des pertes en vies humaines, que nous venons d'indiquer, manque de précision, car on peut se demander ce que l'auteur entend par « char détruit ». Veut-il désigner le véhicule réduit à l'état de ferraille, que les mécaniciens ne sont plus à même de retaper? Pense-t-il simplement à l'engin touché par un projectile quelconque, qui

¹ S. Maczek, *Avec mes blindés*, p. 280.

se trouve immobilisé par une avarie, mais que l'on pourra encore réparer? D'après les renseignements fournis, il est impossible de trancher; cela ne semble pas un problème secondaire, quand on sait que seul le 20 % des chars touchés sont irrécupérables.

Le lecteur peut encore penser que les formations blindées éprouvent des pertes en vies humaines beaucoup plus fortes que les autres armes. A notre connaissance, une étude scientifique et exhaustive de cette question manque encore, mais, sur la base de quelques exemples, on ose affirmer que cette idée ne correspond pas à la réalité. Le cas de la 6^e *Panzerdivision* de la Wehrmacht semble intéressant; nous avons le nombre des morts, blessés et disparus de chacun des corps de troupe de cette grande unité. Cette statistique, qui s'étend sur cinq cent dix-huit jours, commence le 27 novembre 1942, pour se terminer le 30 avril 1945 ¹. Nous en extrayons les données concernant le régiment de chars et les deux régiments de grenadiers de chars:

<i>corps de troupe</i>	<i>morts</i>	<i>blessés</i>	<i>disparus</i>
rgt chars 11	405 (26 %)	1072 (69 %)	63 (5 %)
rgt gren chars 4	1400 (16 %)	5530 (65 %)	1663 (19 %)
rgt gren chars 114	1414 (18 %)	5268 (65 %)	1336 (17 %)

On voit que le régiment de chars a un fort pourcentage de tués; pourtant, le rapport entre tués et blessés est de 2 à 5, ce qui prouve qu'une partie des équipages a la vie sauve, lorsque le char est touché. En outre, ce rapport ne contredit pas la statistique que nous citons au début de cet article. Ne remarque-t-on pas que l'infanterie subit des pertes beaucoup plus lourdes?

Pendant la réduction de la poche de Colmar, en janvier 1945, les troupes blindées de la 1^{re} Armée française perdent 354 tués et 1551 blessés, soit le 6,35 % des effectifs engagés, tandis que l'infanterie annonce 1138 tués et 6513 blessés, soit le 12,5 % des effectifs engagés ².

LES EFFETS DES ARMES ANTICHARS

Pour détruire un char, on disposait jusqu'à ces dernières années des moyens légers de l'infanterie, des pièces antichars, et surtout des canons

¹ Herst Scheibert, *Bildband der 6. Panzerdivision 1939-1945*, p. 171.

² De Lattre, *Histoire de la 1^{re} Armée française*, Paris, Plon, 1949, p. 464.

de chars qui s'avéraient les plus dangereux, tout comme les projectiles de l'aviation. Aujourd'hui, l'hélicoptère, les fusées filoguidées ou téléguidées viennent encore augmenter la menace qui plane sur les formations mécanisées. Il semble bien difficile d'imaginer les effets d'un obus perforant sous-calibré, qui traverse n'importe quel blindage, mais agit surtout par ses ricochets à l'intérieur du véhicule. L'explosion d'une charge creuse a, elle aussi, des effets inattendus: on cite le cas d'un commandant de char projeté hors de sa tourelle après la déflagration d'un tel projectile¹. Des équipages croient que la destruction d'une chenille est le prélude à la mise hors combat du char, car celui-ci se voit dans l'incapacité de continuer sa progression, et offre une cible immobile et gigantesque à l'adversaire. Il semble, d'après les expériences de la dernière guerre, que les quatre cinquièmes des coups au but atteignent la carcasse ou la tourelle et que seul le dernier cinquième touche les chenilles.

Le général de Lattre parle pourtant d'un char de son armée qui se fit littéralement souffler par des obus, lors de l'attaque contre Toulon, en août 1944: « Le tank effectue un fantastique virage et culbute sur sa droite, tandis qu'une de ses chenilles vole en éclats. (...) à l'intérieur, les quatre hommes d'équipage ne sont qu'abrutis par le choc. Le pilote et son aide, cruellement brûlés par des projections d'huile bouillante réussissent à sortir (...). Mais Raymond, chef de bord, et son tireur Deperne restent coincés dans la tourelle. Deperne, la tête en bas, demi assommé par les obus tombés de leurs alvéoles, écrasant Raymond de tout son poids. Le malheureux a les doigts d'une main coincés dans la porte. « Prenez votre couteau, chef, et coupez-moi les doigts. » Raymond refuse catégoriquement. Alors, sans mot dire, Deperne saisit son propre couteau, l'ouvre avec ses dents et, phalange après phalange, il coupe...². »

Cette longue citation prouve d'abord que les munitions actuelles sont à même de soulever un blindé comme un fétu de paille; elle indique aussi que le feu ne se déclare pas toujours après un impact, mais que l'équipage éprouve de grandes difficultés à s'extraire du véhicule, à cause de la déformation des couvercles ou du déplacement intempestif de la munition lourde. Nous pouvons également remarquer que les hommes s'en tirent plus facilement s'ils gardent leur calme et ne perdent pas de temps: une explosion risque toujours de se produire. Ce sang-froid n'est-il pas le

¹ René Chambe, *Le 2^e Corps attaque...*, p. 131.

² De Lattre, *op. cit.*, p. 78.

fruit d'une instruction sans faille et d'une longue habitude dans le travail d'équipe?

Si un char peut détruire un blindé ennemi jusqu'à deux mille mètres, si un canon antichars a une portée pratique d'environ mille mètres, l'infanterie proprement dite possède un bras moins long. Pour sa défense antichars rapprochée, elle dispose de grenades à fusil et de tubes roquettes. S'ils veulent que ces armes obtiennent des résultats satisfaisants, les fantassins doivent les engager dans un terrain où des éléments mécanisés se verront forcés de passer à moins de trois cents mètres des fusiliers chargés de les détruire.

En effet, la grenade à fusil ne touche pas un char en mouvement à plus de soixante mètres. Si le tube roquette peut théoriquement atteindre un but fixe jusqu'à trois cents mètres, sur buts mobiles, la distance pratique n'excède pas deux cents mètres. Seuls les bons tireurs sont d'ailleurs capables de toucher dans de telles conditions. Quels seraient les résultats si ces soldats se voyaient soumis à la peur et aux tensions nerveuses propres au combat?

La munition de ces armes ne provoque pas à coup sûr la destruction de la cible. Les Américains en sont conscients et comptent que, pour un tube roquette, il faut six touchés pour mettre le char hors de combat. Pour ces raisons, le responsable d'une position antichars dans l'infanterie veille à échelonner son dispositif en profondeur et à obtenir une concentration des feux, car il entend obliger les blindés à rester un certain temps à portée de ses armes; d'autre part, il cherche que ses tireurs puissent toucher à plusieurs reprises les engins qu'ils combattent. Son dispositif sera si possible une position de flanc et se trouvera derrière une crête, afin que les chars ne le détruisent pas trop rapidement.

Le barrage antichars comprendra des armes automatiques et des armes personnelles chargées de détruire les grenadiers qui mettent pied à terre, et les commandants qui se tiennent au sommet de la tourelle. Même au combat, les couvercles restent ouverts, car on ne voit pas grand-chose à travers les périscopes.

Le fantassin voue le plus grand soin à rendre sa position invisible, car il sait qu'ainsi les équipages ne pourront compter que sur l'éclair des pièces ou la poussière soulevée par le départ du coup, pour repérer un dispositif convenablement camouflé; ils ne sauraient localiser les détonations à cause du bruit de leurs propres moteurs et des écouteurs qui leur

bouchent les oreilles. Cette dernière constatation intéresse aussi les grenadiers de chars qui ne se placeront pas à proximité immédiate d'un blindé dont le moteur tourne, parce qu'ils n'entendront pas les balles.

Que penser du combat antichars mené avec des moyens de fortune, au nombre desquels on citera la grenade à main et le cocktail Molotov? Dans l'instruction, on oublie trop souvent que les situations qui permettraient l'utilisation de ces moyens seront peu fréquentes, surtout quand on fait abstraction des combats de localité. Si le fantassin veut arriver à ses fins, il faut que les chars — et nous insistons sur ce pluriel — se trouvent à une dizaine de mètres des hommes chargés de les attaquer. Prévoir une lutte contre un seul blindé est une illusion que l'on retrouve dans maints exercices; rappelons que la section forme une unité de feu indissociable et qu'elle comprend au moins trois engins. Rencontrera-t-on souvent des terrains qui permettront au fusilier de s'approcher sans être repéré? Le fantassin, en effet, doit progresser sans donner l'éveil, sinon les équipages répliqueront avec leur mitrailleuse DCA, qui couvre les angles morts des armes principales. Si de tels endroits existent, nous ne pensons pas que les chars s'y risqueront sans autre, mais que les grenadiers se chargeront d'abord de les nettoyer!

Les expériences de guerre montrent d'ailleurs que ces moyens de fortune n'obtiennent pas de résultats intéressants, si ce n'est dans les agglomérations. Au début de la guerre de Corée, les nordistes utilisaient des T-34, alors que leurs adversaires ne disposaient pas d'armes antichars dignes de ce nom. De nombreux sudistes « tentèrent d'aborder les chars à coups de grenades ou de cocktails Molotov. Cette tactique, sans obtenir de grands succès, entraîna la mort des volontaires qui s'étaient héroïquement dévoués. Ces échecs (...) provoquèrent la panique qui, en quelques instants, se répandit dans toute l'armée sud-coréenne, à l'apparition des chars ¹. »

En dernière analyse, les équipages craignent surtout quatre dangers: les chars adverses, les mines, les fusées antichars et les attaques de l'aviation.

COMMENT AUGMENTER NOS CHANCES DE SURVIE?

Un char est moins vulnérable, lorsqu'il est en mouvement, et surtout lorsque son commandant respecte les distances, évitant ainsi de provoquer

¹ Service de l'état-major général, *Aperçus militaires sur la campagne de Corée*, p. 14.

des concentrations et des embouteillages. Ce principe, Rommel, chef de la 7^e *Panzerdivision*, le rappelle à ses troupes le 10 mai 1940, et il ajoutait qu'à l'avenir toutes les infractions à cette règle *seraient sanctionnées par le conseil de guerre* ¹.

Si nous ne voulons pas que les blindés ennemis détruisent nos chars, il faut que nous les repérons et les détruisions avant qu'ils ne puissent en faire autant. Cette constatation semblera peut-être une lapalissade, mais elle sous-entend une instruction poussée et une longue habitude dans le travail d'équipe. De plus, nous mettrons plus rapidement l'adversaire hors de combat, si nous connaissons les points faibles des engins que nous serons appelés à combattre. Les responsables de la Wehrmacht attachaient une grande importance à ce genre de renseignements: des commandos recevaient la mission de capturer un spécimen des nouveaux blindés ennemis ².

On augmentera les chances de survie des équipages, en instruisant tous les genres de troupes à l'identification de chars, afin qu'elles ne tirent pas sur les blindés chargés de les aider. Au cours d'un conflit, le cas se produirait sûrement, malgré les efforts entrepris; espérons pourtant que nos tankistes ne pourront jamais dire comme cet officier américain, en juin 1944: « Nos propres troupes nous tirent dessus parce qu'elles ne sont pas foutues de reconnaître la silhouette des chars amphibies, et qu'elles nous prennent pour des Fridolins ³. »

Le commandant de char veille à ce que son véhicule ne soit pas repéré par les troupes terrestres de l'adversaire ou par son aviation. Animé de ce souci constant, il se rappellera que le blindé le mieux camouflé se fait souvent découvrir à cause de la lueur de sa pièce ou de la poussière soulevée au départ du coup. En hiver, pour que le tir ne provoque pas sur la neige une tache grisâtre visible de fort loin, le pilote placera une toile blanche au-dessous de la bouche à feu.

On pourra fixer à l'extérieur du char des billes de bois, des plaques d'acier récupérées çà et là, des sacs de sable enveloppés de treillis afin qu'ils ne se rompent pas, ce qui peut atténuer les effets de certains projectiles ou provoquer des ricochets. La puissance actuelle des mines antichars semble condamner à la destruction totale le véhicule qui en

¹ Paul Berben et Bernard Iselin, *Les Panzers passent la Meuse*, éd. Rencontre, p. 113.

² Claus Silvester, *Journal d'un soldat de l'Afrika-Korps*, coll. « J'ai lu leur aventure », p. 147.

³ Wayne Robinson, *Barbara*, p. 178.

fait exploser; pourtant, au Vietnam, les Américains mettent deux épaisseurs de sacs de sable au fond des chars de grenadiers M 113, pour limiter les dégâts qu'elles occasionnent.

LE CHAR EST INUTILISABLE...

Malgré la valeur technique et tactique de l'équipage, malgré les précautions prises, le char risque d'être atteint par le feu de l'adversaire. Il faut alors envisager trois cas. Les hommes ont tous perdu la vie, le véhicule restera sur place, jusqu'à ce qu'éventuellement, les organes de réparation viennent juger de son état; il y a des survivants, et le blindé ne semble pas complètement détruit; enfin, des hommes viennent d'échapper au désastre, mais le véhicule, *visiblement*, est irrécupérable.

Cette situation autorise, à notre avis, l'équipage à abandonner son engin et à rejoindre son unité par ses propres moyens. On n'oubliera pas de prendre les armes personnelles et, éventuellement, la mitrailleuse, si l'on peut encore les retrouver. Notons en passant qu'un pistolet-mitrailleur conviendrait mieux aux troupes de chars que le fusil d'assaut. En temps de paix, pour le sortir du char, il faut compter quatre bonnes minutes. Que se passera-t-il au combat, lorsque nos soldats, commotionnés et en proie à la panique, devront quitter leur engin?

Dans le cas que nous envisagions en second lieu, nous distinguerons deux possibilités. Si la formation, à laquelle le véhicule appartient, opère une avance, les hommes resteront sur place et prendront les mesures d'auto-défense qui s'imposent contre une infiltration ennemie. Ils utiliseront si nécessaire les armes de bord ou, à défaut, leurs armes personnelles, les grenades à main dont ils disposent, et attendront les mécaniciens qui doivent parvenir jusqu'aux premières lignes.

Pourtant, au cours d'opérations de défense combinée ou de repli, si l'ennemi risque d'arriver *en force* à l'emplacement du char immobilisé, vaut-il la peine que l'équipage attende auprès de son véhicule? Quelle serait l'utilité d'une telle décision? Ces hommes ne pourront que se faire capturer ou tuer sur place; dans ces circonstances, il vaudrait mieux que ces gens rejoignent le gros de leur unité, après avoir rendu leur engin complètement inutilisable.

Nos tankistes viennent de retrouver leur compagnie; ils sont sains et saufs, mais leurs supérieurs ne vont pas laisser inactifs ces cavaliers sans

monture. D'habitude, ils attribuent ces équipages, qui ne possèdent pas une solide formation de fantassin, aux unités de grenadiers de chars; on leur fait construire des fortifications, on les incorpore dans le service des munitions. D'après certains témoignages allemands, ces décisions présentent un grand désavantage: elles minent le moral des intéressés, qui se sentent complètement dépaysés. Il semblerait plus judicieux de les envoyer à l'arrière pour remettre des blindés en état, et pourquoi ne pas leur confier des chars capturés?

* * *

En définitive, quoique nos soldats de chars soient destinés à se trouver toujours à la pointe du combat, ils n'apparaissent pas pour autant comme des morts en sursis. Bien sûr, en cas de guerre, les unités se feront décimer, des camarades disparaîtront dans d'atroces souffrances, mais nous espérons que les survivants pourront au moins se dire: « Ces pertes étaient finalement inévitables, car, grâce à notre instruction, à notre travail consciencieux, à notre esprit d'équipe, nous avons tout fait pour les éviter. »

Premier-lieutenant Hervé de WECK